

# Les Muses au tombeau

Près de la pierre close  
Sous laquelle repose  
Théophile Gautier,  
(Non tout entier,

Car par son œuvre altière  
Ce dompteur de matière  
Est comme auparavant  
Toujours vivant,)

Regardant cette tombe  
De leurs yeux de colombe,  
Les Muses vont pleurant  
Et soupirant.

Toutes se plaignent : celle  
Dont l'œil sombre étincelle  
Et qui réveille encor  
Le clairon d'or,

Celle que le délire  
Effréné de la Lyre  
Offre aux jeux arrogants  
Des ouragans,

Celle qui rend docile

Un mètre de Sicile

Et tire du roseau

Des chants d'oiseau,

Celle qui, dans son rêve

Farouche, porte un glaive

Frissonnant sur son flanc

Taché de sang,

Et celle qui se joue

Et pour orner sa joue

Prend aux coteaux voisins

Les noirs raisins,

Et la plus intrépide,

La Nymphe au pied rapide,

Celle qui, sur les monts

Où nous l'aimons,

Par sa grâce savante,

Fait voir, chanson vivante,

Les rythmes clairs dansants

Et bondissants.

Oui, toutes se lamentent

Et pieusement chantent

Dans l'ombre où leur ami

S'est endormi.

Car il n'en est pas une

Qui n'ait eu la fortune  
D'obtenir à son tour  
Son fier amour ;

Pas une qu'en sa vie  
Il n'ait prise et ravie  
Par un chant immortel  
Empli de ciel !

Ses pas foulaien ta cime,  
Mont neigeux et sublime  
Où nul Dieu sans effroi  
Ne passe ; et toi,

Fontaine violette,  
Il a vu, ce poète,  
Errer dans tes ravins  
Les chœurs divins !

Et toi, monstre qui passes  
A travers les espaces,  
Usant ton sabot sur  
Les cieux d'azur,

Cheval aux ailes blanches  
Comme les avalanches,  
Tu prenais ton vol, l'œil  
Ivre d'orgueil,

Quand sa main blanche et nue

T'empoignait sous la nue,  
Ainsi que tu le veux,  
Par les cheveux !

Mais, ô Déesses pures,  
Ornez vos chevelures  
De couronnes de fleurs,  
Séchez vos pleurs !

Car le divin poëte  
Que votre voix regrette  
Va sortir du tombeau  
Joyeux et beau.

Les Odes qu'il fit naître  
Lui redonneront l'être  
A leur tour, et feront  
Croître à son front

Victorieux de l'ombre,  
L'illustre laurier sombre  
Que rien ne peut faner  
Ni profaner.

Toujours, parmi les hommes,  
Sur la terre où nous sommes  
Il restera vivant,  
Maître savant

De l'Ode cadencée,

Et sa noble pensée

Que notre âge adora,

Joyeuse, aura

Pour voler sur les lèvres

Que brûleront les fièvres

De notre humanité

L'éternité !

Théodore de Banville (1823–1891)